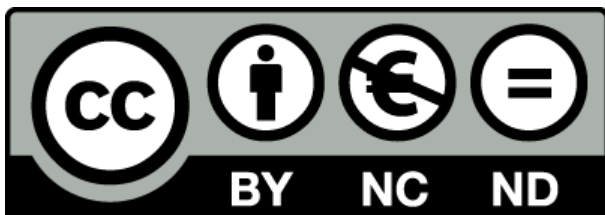


Manifeste de [Aly](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à ecoledelabsolu.fr.





Aly

[http://: ecoledelabsolu.fr](http://ecoledelabsolu.fr)

*« Tout droit de traduction, d'adaptation et de reproduction
interdis*

ISBN: 978-2-9548785-1-5

Aly

Manifeste.

Du haut de mes vingt ans, du très haut de ma jeunesse et de ma force, je ne dis pas avoir compris la littérature. Je ne dis pas non plus que j'ai compris notre société, son fonctionnement et ses vices. Mais j'ai écouté. Je n'ai pas compris, mais j'ai pensé. C'est cette pensée que je vous livre aujourd'hui, du haut de mes vingt ans. Oui, je m'excuse d'avance, car de nos jours, ça je le sais ; être jeune veut dire pour beaucoup être ignorant, ça oui, je le sais. Ne prenez donc pas mes mots pour des révélations, ou des lois gravées dans le marbre. Ils ne sont que poussière d'idées dans laquelle naîtront je l'espère d'autres idées. Ils sont juvéniles, ils en ont la fougue, et peut-être l'erreur. Ils sont voués à évoluer. C'est pour cela qu'aujourd'hui je les mets au clair dans ce livre. Arrogance ? La jeunesse n'est-elle pas arrogante ? Si oui, je le suis. Arrogance ? Avoir des idées est-ce être arrogant ? Si oui, alors je le suis.

Je ne me proclame rien de plus que ce que je suis. Je ne me désire rien de plus que ce que je suis. Ce texte n'est rien de plus que ce qu'il est ; une introduction, le manifeste de *l'Ecole de l'Absolu*.

Postulats.

Du livre

Le livre a tout connu ; de la solitude austère du monastère à la gloire lumineuse des salons dorés. Il a tout connu. La décadence couleur d'alcool, la renaissance en noir et blanc. Et aujourd'hui, le livre, connaît le sous-terre. Aujourd'hui loin des salons, il connaît les lumières synthétiques, et les parfums de transpiration. Au mieux, ou au pire, il a une place dans un rayon vide, et il meurt. Voilà la place du livre ; sous les panneaux indiquants cinq minutes, ou dans l'oubli. Et cela qu'il soit virtuel, ou matériel. C'est sans doute terrible à admettre, et pourtant c'est ce que chaque jour on peut constater.

Le livre n'est plus aujourd'hui le passe-temps favoris de la jeune génération, de notre génération ; le cinéma, la télévision, ou encore les jeux vidéos l'ont détrôné. Mais il n'est pas question ici d'accuser tel ou tel média. Non. Cela serait contreproductif et en vérité cela ne ferait que dissimuler le problème. Mais nous ne pouvons pas non plus ignorer le fait que le livre est un média qui a perdu en puissance au cour de ces dernières années.

Il y a d'abord eu la télévision, premier *mass-media* d'envergure après la radio. Dans un premier temps elle fut l'alliée du livre. Et quelle alliée ! On ne compte pas les interviews de Duras, Cocteau, et autres figures charismatiques du monde de l'écriture à être passées par le prisme du petit-écran. Bukowski également. Mais ce temps, si proche finalement, semble déjà très, trop, lointain. Dire qu'aujourd'hui la télévision est un ennemi du livre ne serait pas mentir. Bien sûr elle cherche toujours à démontrer le contraire, à se faire passer pour l'amie fraternelle du papier. Mais l'est-elle vraiment ? Les programmes d'émissions culturelles sont toujours placés dans des truchements de grilles ne permettant que rarement un grand audimat. Pas assez vendeur d'entendre un auteur parler, sauf si bien sûr il est déjà très vendu. Pas assez marchant, commercial. Et surtout, peut-être que cela fait trop intello de parler de livres à heures de grande écoute ? Cela ferait peut-être trop radio. Seul le plus sensationnel, le plus marquant, le plus sulfureux, ou simplement le plus financé sera mis à la une. Logique télévisuelle implacable. Cela ne serait pas un

problème à vrai dire, si la télé n'occupait pas encore une place centrale dans les foyers dont les programmes charment particulièrement les adolescents.

Puis il y a eu internet, grande révolution, où chaque chose a sa place, où tout se trouve, et où finalement le livre a trouvé un second souffle autant qu'une seconde mort. Un second souffle car on aurait du mal à compter les communautés de lecteurs, de critiques, de simples passionnés et amateurs qui se sont formées autour du livre. Blogs de critiques, blogs d'auteurs, forums de lecture, d'entraide. Mais tout ceci a une limite ; l'intérêt. Aujourd'hui internet c'est le visuel par excellence, la recherche quasi quotidienne de l'image, de la vidéo qui sera partagée, et repartagée, des centaines de milliers de fois. Internet c'est le regard, plus que la lecture. Alors l'intérêt réel de ces forums, blogs et autres, s'essouffle, lentement mais sûrement. On s'habitue à consommer de l'image, et non pas du texte. On aimerait consommer le texte comme l'image d'ailleurs, rapidement, efficacement, sans réelles contraintes voir sans contraintes du tout. Et quand la jeunesse sur-

connectée s'empare du livre, de ses citations, de son modèle, n'est-ce pas finalement un mouvement de nostalgie esthétique plus que par regain d'intérêt réel ?

Et le jeu vidéo, dernier coup de sabre détrônant peut-être définitivement le livre de son trône séculaire. Interactif et visuel, parfaite symbiose.

Cependant comme je l'ai dit plus haut, dresser les médias les uns contre les autres, revient à une guerre puérile de cour de récréation. Cela n'a pas de sens. Chaque média emprunte à l'autre, se nourrit de l'autre. C'est ce qui est arrivé au livre. Il est devenu un objet aussi éphémère que les passions d'internet, et aussi commercial que les émissions génératrices de consommateurs.

Le livre est devenu objet de pure consommation obéissant, comme tout autre objet de consommation, à la loi de l'offre et de la demande. Le lecteur n'est plus réellement lecteur mais consommateur dont les besoins doivent être satisfaits. Pur produit marketing et de mode, subissant les revers de la tendance. Les exemples pour illustrer cela sont

nombreux. L'éditeur n'a plus que rarement le rôle de flairer le talent, mais toujours celui de sentir la tendance à venir. Alors on consomme le livre et on le jette, pour en consommer un nouveau. Jamais l'édition n'a proposé autant d'ouvrages éphémères, jamais elle n'a dû trouver d'auteurs aussi rapidement, s'adapter aussi rapidement. Oui, le livre a changé de place, il est maintenant dans la même cours que les pots de yaourts et autres couches pour bébés.

Ce changement de place ne va pas sans désagréments ; devoir éditer plus, plus vite donne souvent éditer du vide, du sans-substance. Du bête et méchant mais qui au regard de l'algorithme commercial est vendeur, et appuyé par une bonne campagne publicitaire. On traque la cible ; le chiffre d'affaire. Cet amas de pages est alors relégué naturellement au sous-sol. Aussi éphémère qu'une bouteille de soda, c'est à se demander pourquoi il ne les rejoint pas, ces bouteilles, une fois le métro arrivé.

Autrement dit, il ne sert à rien d'aller chercher dans les autres médias des causes du

changement ; s'il y en a, elles ne sont pas les plus importantes. Ce ne sont pas les autres médias qui ont rendu le livre obsolète, mais bien le livre lui-même qui en voulant être plus que jamais de son temps, s'est retrouvé projeté en dehors de celui-ci.

Il serait aisé ici, mais certainement il faudra nuancer, d'hurler, pleureuse des grandes heures, que le livre est mort. Je sais, c'est séduisant. On imagine le corbillard d'une civilisation passée, les grands rideaux noirs, le drame de la fin. Mais il n'en est rien en vérité. Cela s'est fait discrètement, calmement, c'était attendu. Car oui le livre est mort, et il est mort dans la même pénombre que le grand-père cancéreux de quatre-vingt dix ans. Il est mort comme ça, agonie discrète et sans requiem. Il est décédé en voulant être de son temps, se refusant à être en-dehors, obligation commerciale oblige. Alors le livre, symbole du passé, cadavre rampant encore un peu, plus tout-à-fait, on ne sait pas trop en fait, cette chose, on l'enterre ?

Non, je l'ai dit. Il est mort oui, mais ce n'est pas le moment de pleurer. Il a le cœur et le corps encore chauds. Parfois un spasme, une

hallucination. L'enterrer maintenant c'est la facilité de la bataille, la bêtise du refus du conflit. Son corps est en attente d'un nouveau souffle, d'un souffle différent, de quelque chose, quoi que ce soit, qui puisse l'éjecter de sa temporalité contemporaine ; le livre pour renaître doit de nouveau créer. C'est le prix à payer sans doute pour lui pour revenir à la surface, revenir sur les tables des salons. Récupérer ce qu'il avait, redevenir ce qu'il était. Le livre est mort, longue vie au livre. Sinon, il nous restera toujours l'élégance des pleureuses.

Du lecteur

Le lecteur, mon élément préféré dans toute cette équation. Ajoutez contemporain derrière ce simple mot, lecteur, et vous voilà aux frontières d'un drame social, historique, et peut-être même philosophique. Un mot, et déjà vous pouvez presque dessiner une tragédie grecque. Je m'emballe, et pourtant je ne suis pas si loin de la réalité. Effectivement depuis quelques années le mot *lecteur* et son frère *lecture* arrivent souvent en tête des gros titres sensationnels. Où sont les lecteurs ? La lecture en baisse, la mort de la lecture, de moins en moins de lecteurs, j'en passe des meilleures, ne m'en voulez pas. Mais où se trouve la réalité derrière tout ça ? Les lecteurs sont-ils véritablement une espèce en voie de disparition ? Puis, après tout, c'est quoi un lecteur aujourd'hui ? Les questions sont nombreuses, très nombreuses. Mais je vous imagine déjà en train de froncer les sourcils, pourquoi diable veut-il parler du lecteur ? Pour une simple et bonne raison ; votre reflet, où existe-il ? Dans le miroir uniquement, n'est-ce pas ? Il en va de même pour la littérature ; elle

ne peut exister que dans les yeux d'un lecteur. De là à dire que le lecteur fait la littérature, il n'y a qu'un pas que je ne franchirai pas –je le pourrais cependant.

Entendons-nous, je ne vais pas m'amuser ici à faire une histoire des habitudes sociologiques de la lecture depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, cela n'aurait pas de sens, pire encore, je n'en suis pas capable. Non. Je vais parler des lecteurs que je connais, que je côtoie, les lecteurs potentiels, les lecteurs négligés, oubliés. Les lecteurs que l'on dissimule derrière des données statistiques. Je vais parler de ma génération, et probablement uniquement de celle-ci. Pourquoi ? Et bien pas plus tard qu'hier j'entendais encore quelqu'un dire « ces jeunes qui ne lisent plus ». Comme je l'ai évoqué plus haut ; la lecture n'est plus le passe-temps favori de la majorité de la jeune génération. Mais tout-de-même cette généralisation m'a blessé, comme chaque jour elle blesse beaucoup d'autres sans doute. Ne plus lire, d'accord mais ne plus lire quoi au juste ? Et surtout, ne plus lire pourquoi ?

D'abord oui, les habitudes ont changé.

Les jeunes échangent sans doute moins de livres que de numéros, et écoutent plus de musiques que de mots. Mais ce n'est pas là la clef du problème. Tout mettre sur le dos d'un changement de génération n'apporte jamais rien de bon, car après tout chaque génération a ses propres codes, et possède son propre regard, non ?

Prenons donc deux lecteurs ; A et B – pour être très original. A est un littéraire de pure souche ; il se pique au Voltaire, sniffe Baudelaire, s'énerve sur Rabelais, et a un petit faible pour Beckett et autres Dostoïevski. Oui, A, aime lire. Pourtant, les contemporains, ils ne les lit pas vraiment... Il les survole parfois, mais... –ce mais se suffit à lui-même. B maintenant. B n'est pas farouchement hostile à la littérature, il ne comprend simplement pas pourquoi toujours lire des choses du passé. C'est ennuyeux le passé. B n'est pas méchant, n'est pas bête non plus. Mais lire sur l'avant, c'est quand même moins marrant que d'être dans le maintenant. Alors B ne lit pas l'avant, et pour le maintenant, il l'a survolé pour voir, mais... Donc deux lecteurs qui n'ont pas la même attitude primaire, mais qui ne lisent pas.

Voilà la fin de la sacro-sainte opposition de l'enfant littéraire et non littéraire – opposition assez moderne tout-de-même. Nous voilà dans un joli cul-de-sac, une génération perdue donc ? Et si nous imaginions une seconde que le problème ne vienne pas des lecteurs eux-mêmes mais de leurs attentes et de la réponse qu'on leur donne ? Si la clef était là ? Parlons-en donc du jeune !

Le jeune contemporain est-il bête ? Au vu du nombre de livres achetés certains diront oui. Et pourtant. Le jeune sait se servir d'internet ; rapidement il maîtrisera les réseaux sociaux, se fera le relai de certaines informations, et en maîtrisera les sources. Il sait donc être attentif le jeune. Mais il sait aussi réfléchir, car dans internet il trouve une force culturelle puissante, dépassant jusqu'à l'idée de nation et de langue. Jamais en vérité une génération n'a été aussi ouverte sur les événements du monde, sur les changements de celui-ci. Jamais une génération n'a eu accès aussi rapidement à la culture. Sans doute cette culture n'est pas une culture classique faite de période latine et de *happy few*, elle est autre, et

par là, n'est pas inférieure. C'est une culture pour chacun personnelle, pour chacun faite d'une curiosité particulière.

Mais ma génération est aussi une génération de la nouveauté, et de la vitesse. Elle a besoin de la nouveauté, elle a été habituée à la nouveauté. Elle vit avec la vitesse. Le temps, l'expérience qu'elle en fait est tout-à-fait unique et propre à elle sans aucun doute.

Mais surtout ma génération est une génération du doute, de l'incertitude, et de la peur. Des sentiments face auxquels elle ne cherche pas à être rassurée, mais plutôt comprise. Des sentiments qui la poussent dans la sur-activité, la sur-invention, ou bien également, la paresse. Elle tremble d'envie pour le changement, elle en rêve sans doute du changement. Elle est cynique aussi, un peu. Désabusée, beaucoup. Voilà ma génération. Une génération qui cherche à comprendre ce qui l'entoure pour se définir elle-même.

Un portrait bien différent que le sans-appel « une génération d'imbéciles » que l'on entend trop souvent. Une génération pas si bête donc mais qu'attend-elle exactement de la littérature ? A vrai dire je ne peux pas l'affirmer avec certitude, mais je pense pouvoir dire que tout se résume en un mot ; unique. Ma génération attend de la littérature qu'elle lui propose une expérience unique, qui bouscule son quotidien, sa manière de voir le monde. Une littérature qui fasse naître en elle un sentiment unique, qui lui apporte une connaissance. Voilà ce qu'attend ma génération pour lire avec passion ; retrouver dans la littérature une certaine puissance.

Le lecteur est donc aujourd'hui en attente, pour l'instant passif, mais le jeune veut redevenir actif dans sa lecture. Il veut se sentir de nouveau véritablement vivant en lisant, intelligent en lisant. Pour cela ses exigences face à l'art littéraire sont élevées, sans doute est-il le critique le plus exigeant de tous d'ailleurs, car le quotidien et le classique il n'en veut pas.

Ainsi, ce n'est pas en méprisant l' (absent) lecteur contemporain que la littérature réussira à redorer son blason. C'est plutôt à la littérature de concevoir ce lecteur contemporain qui la méprise pour pouvoir évoluer. Car elle doit évoluer. Elle ne doit plus être un objet de mépris, mais un objet d'envie. Sans doute doit-elle donc trouver une forme, une essence, plus en adéquation avec ce futur lecteur ; lui offrir culture, réflexion, et expérience et non pas une simple observation contemporaine. Elle doit lui redonner sa place, à savoir, l'élément pensant décryptant l'œuvre.

De l'Auteur

Nous y voilà. La source. Impossible d'éviter la question, j'ai essayé pourtant. Effectivement on ne peut pas plus longtemps parler de livre, de lecteur, de littérature, sans parler de la source de tout cela : l'auteur. Vaste sujet que l'auteur. Que dire sur lui ? Ou plutôt, que ne pas dire ? De nombreuses personnes de talent se sont penchées sur la question, et sans doute je ne le ferai pas aussi bien qu'eux, veuillez me pardonner. Mais soyons francs mon propos ici ne va pas être l'établissement d'une recherche théorique poussée sur l'auteur. Car oui, encore une fois, je n'ai sans doute pas assez de recul sur la question. Non. Je vais plutôt à ma hauteur chercher à comprendre l'auteur contemporain, car sans doute si la littérature ne « séduit » plus comme elle a su le faire, l'auteur en est la cause ou du moins, une des causes.

Attention, prenons un instant ici. Quand je dis auteur cela ne signifie pas chaque auteur individuellement, non. Je parle plutôt d'idée, de fait plus largement répandu. Sans doute existe-il des auteurs qui échappent à mes

futurs propos. Mais sans doute nombreux sont ceux qui n'y échapperont pas. Commençons.

Qu'est-ce qu'être auteur aujourd'hui ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Effectivement nous l'avons vu, la littérature est en déclin, alors l'auteur ne devrait-il pas être discret, absent, caché ? Cela paraît logique, et pourtant c'est bien évidemment le contraire qui se produit à notre époque. D'ailleurs tout auteur étant le produit d'une époque, attardons-nous sur cette époque qu'est la nôtre.

Si je devais donner un nom à ce temps qu'est le nôtre sans doute dirais-je « moi ». Tout peut se résumer à cela, à ce « moi ». Nous sommes parce que « moi je suis », nous idolâtrons ou détestons le moi d'un autre, simplement pour que « moi » puisse être un peu plus fort. Parce que pour vivre « moi » a besoin de se comparer, de s'évaluer, de dévaluer, ou d'adorer. Atroces règles d'un jeu un peu trop pervers. Conséquence absolue de cette petite ronde ; moi doit s'afficher. Et pour s'afficher, rien n'est trop beau, trop fou, ou trop stupide. Tout est bon pour que le moi puisse apparaître au grand jour.

On voit alors apparaître les fausses agressions, les défis pour une gloire éphémère, les comportements extrêmes falsifiés pour vingt minutes de lumière à la télé. Oui, tout est définitivement possible. Mais quel est le rapport avec la littérature ? Après tout je ne viens de parler que de, et uniquement, de comportement sociaux généralisés –les réseaux sociaux sont généraux, et dominés par l'idée du moi, il faut nous l'avouer– mais pas de littérature. Mais à cela je réponds très simplement, et sans en avoir aucunement honte, pourquoi séparer littérature de comportement social ?

Effectivement pourquoi la littérature échapperait-elle à cette règle de surabondance du moi ? Parce que l'auteur y échapperait lui-même ? Mais l'auteur étant un homme, y échappe-t-il vraiment ? Comme je l'ai dit tous les moyens sont bons pour l'expression du moi. Tous sans exception. Ainsi la littérature apparaît simplement comme un moyen supplémentaire pour un auteur devenu avant tout moi. Bien sûr ce n'est pas récent, et je n'invente rien ici. Le lyrisme romantique propose déjà cette fusion du moi et de la

création, ainsi que l'auto-fiction. Mais dans ces deux esthétiques littéraires particulières, le fait littéraire était encore au cœur de la question de l'écriture. Aujourd'hui n'observons-nous pas un renversement de cette tendance ; le vécu comme justification à l'écriture ; le je comme seul et unique raison à l'acte créateur ? Moins que l'auto-fiction, nous sommes dans une ère de l'égofiction.

Bien sûr il existe des auteurs qui échappent à cette règle je l'ai dit plus haut, mais ne pouvons-nous tout-de-même pas admettre que cette loi du moi en littérature s'est quelque peu généralisée ?

Encore une fois je sens votre regard, où veut-il en venir ? C'est ce que je crois entendre dire votre regard. Où veut-il en venir avec ses histoires d'égo, d'ère du moi, et de littérature ? Et bien à une conclusion qui tient en un trait : si la littérature n'intéresse plus c'est que dans une certaine proportion elle n'est littéraire que pour son auteur.

A une époque du « moi », l'auteur utilise l'espace que lui offre le roman pour une mise en scène de ce « moi ». De manière

indirecte, de manière subtile, mais ce moi est omniprésent. D'une manière prosaïque on pourrait presque dire que l'auteur met l'œuvre au service de son ego. Et non pas au service du lecteur, ou de toute autre autorité extérieure à lui-même. L'œuvre pour elle seule n'existe plus, elle est par l'auteur, elle existe au-travers l'auteur, pour lui. Ce n'est pas grave en soi, mais à terme et c'est ce que l'on observe, l'auteur devient plus important que l'objet créé. Autrement dit, et pour être plus clair, le point d'admiration maintenant, ce n'est plus la création, mais le créateur. Et ici gît la raison créatrice.

L'auteur n'échappe donc plus au phénomène de starification à vide, pire sans doute il la recherche. Il recherche la lumière donc il écrit ; il recherche les applaudissements, donc il écrit. Parce que dans la dimension littéraire de simple recreation du moi, réinvention et mise en scène de celui-ci, l'écriture devient un acte simple. Et presque sans conséquence. Le seul but cherché ; le champagne d'un prix.

Qu'est-ce que cela entraîne d'un point de vue uniquement littéraire ? De mornes récits du quotidien adaptés pour la glorification d'un moi. Il ne s'agit plus d'écrire, mais de raconter. Oui. C'est le mot exact. C'est ce mot que l'on devrait bannir de l'exercice littéraire, raconter. On raconte des histoires comme mamie le dimanche soir à table, des histoires plus ou moins drôles, plus ou moins vraies, parfois tristes, parfois violentes. On raconte avec plus ou moins de style, plus ou moins de travail mais toujours on fait une histoire où « moi » est le vrai narrateur. C'est, à vrai dire, à celui qui va avoir l'histoire la plus touchante, et la plus dans l'ère du temps qui va pouvoir remporter la plus grande lumière ; et non pas à celui qui dit le plus. Peut-être la logique éditoriale du toujours plus vite joue-t-elle un rôle dans cette équation, mais l'auteur également on ne peut le nier.

Le plus important maintenant c'est l'image du je, et non de l'œuvre, c'est ici le véritable problème. Car l'image du je, pour un auteur cela ne veut rien dire. Et après tout cela se vérifie bien vite, par une simple question ; combien d'auteurs connaissez-vous

(contemporains) et pourquoi les connaissez-vous ? Bien souvent ce ne sera pas le titre d'une œuvre qui vous viendra à l'esprit, pas même une citation, mais plutôt le souvenir d'une interview, d'une photo. Le souvenir d'une vague impression, d'une attitude. Bref, l'auteur a fini par phagocyter ce pourquoi il doit être nommé auteur, c'est triste, non ?

Conclusion

J'ai essayé d'exposer au cours des dernières pages, avec le plus de clarté possible, les réflexions qui ont mené à la création de l'Ecole de l'Absolu ; la conception d'un livre trop commercial pour être artistique, un lecteur méprisé pour être lecteur et un auteur trop idolâtré pour être créateur. J'ai essayé de montrer comment la littérature contemporaine, bien qu'elle soit parfaitement de son époque, ne répond plus aux attentes du jeune, qui ne se reconnaît pas en elle. J'ai essayé de développer les raisons du déclin du livre où finalement le monde littéraire est le seul coupable. Car c'est le nœud de notre propos ; le seul coupable dans tout cela est le livre lui-même. Le seul sauveur ne peut être alors que le livre lui-même.

Notre volonté n'est pas de dire qu'aujourd'hui tout est mauvais non. Nous tirons un constat de nos observations quotidiennes. Nous proposons une rupture peut-être, mais après un tel constat, l'action ne paraît-elle pas inévitable ?

L'Ecole de l'Absolu

Présentation

L'Ecole est née en Octobre 2013, il y a un an donc –au moment où j'écris ce texte. Elle est née d'une volonté personnelle autant que commune de proposer quelque-chose de nouveau, de jeune, sur une scène littéraire qui semble déjà trop fatiguée. Son leitmotiv, ou son cri de ralliement en dit beaucoup ; osons la création. Car c'est ce que l'Ecole désire ; la création.

Pourquoi ce nom, et qu'est-ce qui se cache derrière ? Dans l'idée d'école il y a l'idée d'union, de collège, d'échanges de pensée, de réflexions. Dans l'idée d'école, il y a l'idée de l'évolution critique d'une pensée. Voilà pourquoi Ecole. *Absolu* ? La création ne doit-elle pas l'être ? *Absolu* parce que nous pensons qu'elle le doit, *Absolu* parce que nous pensons qu'elle ne doit connaître aucune frontière. Voilà pourquoi Absolu. Donc Ecole de l'Absolu, tout simplement parce que ceux qui la composent, cette Ecole, cherchent une œuvre littéraire qui soit sans frontières. Rien de plus, et rien de moins.

Voilà ce que nous sommes d'une manière très synthétique. Nous sommes de jeunes auteurs qui cherchent à présenter quelque-chose de nouveau, quelque-chose qui nous le pensons peut être une réponse à l'attente littéraire de notre génération. Nous avons tourné le dos aux grandes maisons, non pas par dédain ou mépris, mais pour être livres, absolument libres de chacune de nos démarches. Nous n'écrivons pas ensemble d'une même voix, mais une même idée nous fait parler.

Mais sans doute faut-il ici être plus précis, ainsi au travers une série de clefs, je me propose de pénétrer dans le cœur de nos pensées, dans le cœur de ce qui est l'Ecole de l'Absolu.

Clefs

I

La question de la liberté est une question centrale dans la réflexion de l'Ecole. L'auteur doit redevenir absolument libre dans son œuvre, n'avoir d'autres frontières que les limites de son propos. Tout comme le lecteur doit pouvoir être libre d'interpréter l'œuvre. C'est dans cette liberté mutuelle que l'œuvre naît réellement.

II

Pour obtenir une réelle liberté il faut se défaire de tous les carcans très, trop, solides de la littérature. Ne plus considérer l'écriture au travers de la sacro-sainte tripartition ; théâtre, roman, poésie. Partition qui n'a plus de sens de nos jours.

III

Cependant se défaire de la tripartition ne signifie pas pour nous rajouter des sous-catégories bâtardes « roman-poétique », « théâtre-romanisé » mais plutôt proposer un condensé des trois ; un texte qui puisse être les

trois, sans autres limites que la plume qui le définit. Nous appelons cela, *dénoncé*. Aucune limite de forme.

IV

Le fil narratif doit tenir le texte, offrir au lecteur une assise. Il doit être là, sans être primordial. Il n'est plus la raison du texte. Il n'est plus le texte. Le texte ne raconte plus une histoire. Elle est une porte d'entrée.

V

La dimension théâtrale, donc orale, doit offrir au texte une aura vivante, et dynamique. Le texte doit vivre, vibrer, frapper. Il doit pouvoir se jouer, se dire, autant que se lire.

VI

La poésie doit se sentir dans le travail du mot ; du mot juste. Chaque texte doit développer sa propre musique, sa propre mélodie. Créer chez le lecteur un véritable sentiment, susciter le sentiment. Le mot ne doit pas être froid. Il doit être visuel.

VII

Le lecteur doit donc être plongé dans l'univers qu'est l'œuvre. Elle doit le marquer, lui offrir une véritable expérience unique. L'œuvre se prolongeant ainsi dans le mutisme qui la suit.

VIII

Le récit n'est plus le point de départ de la création ; mais l'idée l'est. Le texte doit porter un enjeu, une réflexion. C'est, pour nous, sa raison d'être. Texte, il ne peut exister sans réelle recherche intellectuelle. Le dénoncé n'est alors qu'une mise en scène de celle-ci.

IX

Ainsi la littérature doit non seulement être une expérience à part entière, mais également un moment d'enrichissement pour le lecteur, pour qui l'œuvre doit être le moyen d'accéder à une autre pensée construite que la sienne. Générer, une fois lecture terminée, une réflexion en lui.

X

L'auteur doit donc traiter son lectorat comme son lectorat le mérite ; comme un être intelligent. Véritablement intelligent. Ne pas être fermé à l'échange. L'œuvre est une proposition qui ne trouve son accomplissement que dans sa réception.

XI

Le lecteur ne doit pas être passif face à l'œuvre mais actif. Il ne doit pas subir les mots. Il doit retrouver son rôle, loin d'un dogmatisme endormi. Le lecteur doit lire.

XII

L'auteur doit sans cesse se réinventer, se réécrire lui-même. Il ne doit jamais devenir dogmatique dans ses pensées, toujours être à l'écoute, attentif, curieux. Son sujet ne doit jamais être lui, mais toujours le monde.

XIII

Pensée. Emotion. Liberté.

Absolu

Achévé d'imprimer en Novembre 2014
Imprimé en France sur les presses de Thebookedition.com
Dépôt légal Novembre 2014